

14 ANS APRÈS LE MASSACRE

Bentalha a-t-elle exorcisé ses peurs ?

Le vieux Khodja traîne sa maigre carapace voûtée avec difficulté. Tout de blanc immaculé habillé, s'appuyant sur une canne, il passe son chemin sans même un regard furtif en notre direction. Réalise-t-il au moins que nous sommes là, devant chez lui, dans cette venelle quasi déserte de Boudoumi, ce quartier de Bentalha qui vécut l'horreur en cette nuit cauchemardesque du 22 au 23 septembre 1997 ? L'œil suspicieux ne s'oblique plus sur l'étranger, comme ce fut le cas jadis, lorsque les groupes islamiques armés infestaient le coin. Connecté désormais au monde, Bentalha, quatorze ans après le massacre, semble avoir exorcisé définitivement ses peurs.

Reportage réalisé
par Sofiane Aït Iflis

Le vieillard pousse jusqu'à chez l'épicier, seul espace ouvert dans ce lourd silence dans lequel haï Boudoumi est enveloppé ce samedi matin. Le ciel est gris. Le vieux Khodja, Cheikh Ahmed pour ses riverains de quartier, ressort de l'épicerie au bout de quelques minutes. Refait le chemin inverse, du même pas lent, détaché du monde alentour.

Blessé lors du massacre de la nuit du 22 au 23 septembre 1997, Cheikh Ahmed a fini par cesser de parler aux hommes. Une âme devenue solitaire, après avoir vécu et survécu à l'enfer. «Inutile de le solliciter. Il ne dira rien. Cela fait quelques années qu'il s'est réfugié dans son propre univers», avise son voisin d'en face, nullement apeuré ni surpris que nous l'accostions devant chez lui au moment où il s'apprêtait à s'introduire dans son garage.

La peur et la suspicion ne sont plus maîtresses des lieux à haï Boudoumi. «Je n'étais pas là la nuit du massacre. Il faisait déjà un moment que je ne venais plus dans cette maison, haute à l'époque d'un seul niveau. La peur et l'insécurité rôdaient de jour comme de nuit», témoigne-t-il, sur un ton libéré de toute hésitation. D'un seul débit, il raconte les peurs qu'il lui a fallu surmonter pour revenir dans ce hameau que l'horreur d'une nuit a rendu tristement célèbre.

«Ma maison, alors inhabitée, a servi de fortin à la Garde communale qui s'y était installée. Je ne suis revenu ici qu'une fois la sécurité rétablie. J'ai, depuis, surélevé ma maison d'un étage, comme vous voyez, et maintenant je vis ici sans peur ni crainte.»

Le massacre est-il un lointain souvenir qui n'a pas résisté à l'érosion du temps ? A haï Boudoumi, l'horreur de cette nuit où plusieurs dizaines de personnes, de tous les âges, ont péri sous le glaive et les balles tirées à bout touchant par des nervis sortis des profondeurs de l'obscurité, alourdit encore les mémoires. «On en parle encore aujourd'hui.

Dans nos mémoires, la trace est indélébile...», confie l'épicier chez qui le vieux Khodja était venu faire une maigre emplette. Serait-ce le souvenir lourd de cette horreur qui a eu raison de la mémoire torturée du vieillard, dont la famille était établie là depuis l'époque coloniale ? Son état d'aujourd'hui est un stigmate du traumatisme subi par les survivants au massacre.

Connexion au monde

Haï Boudoumi n'est plus ce lotissement qui a poussé au

milieu des orangeries comme pour se soustraire aux regards. S'il demeure encore une excroissance urbanistique, il n'est cependant plus un hameau perdu. Immédiatement après le massacre de septembre 1997, les orangeries ont été arrachées, sur plusieurs hectares. Des immeubles ont été érigés. Des familles sinistrées des inondations de Bab El Oued en novembre 2001 y ont été logées. Des immeubles comme on en voit dans toutes les cités d'Algérie.

Des immeubles dorts aux façades peintes aux couleurs chatoyantes. Le contraste avec le lotissement d'à côté, là où le terrorisme a commis l'immonde en 1997, est saisissant. Suite de demeures accoudées les unes aux autres dans un alignement épousant une parfaite symétrie, le lotissement ressemble à El Hamiz, le fourmillement en moins. Le rouge des briques domine. Rares sont les constructions achevées. Il faut dire que la vie a mis du temps à reprendre dans ce hameau, après le massacre. Les incertitudes des lendemains ont tout figé, pendant plusieurs années.

Nombre de familles qui avaient vécu la nuit d'horreur ont fui. Certaines, vendant, plutôt bradant terrains et bâtis, n'y remettent jamais les pieds. D'autres âmes s'y sont établies. «Désolé, je ne suis que locataire. Le massacre je ne l'ai pas vécu... les gens en parlent encore», s'excuse ce quadragénaire, au teint brun, barbe de quelques jours, après nous avoir soumis au questionnaire de rigueur chez les policiers : carte professionnelle et ordre de mission, nous demandent-il.

Nous prenons congé de lui et nous arpentons les larges venelles de haï Boudoumi. Elles sont toutes quasi désertes. Par endroits, des fillettes pas encore en âge d'être à l'école jouent devant chez elles.

De leurs petites voix fluettes et innocentes, elles sont toute à leurs jeux, nous dévisagent à peine lorsque nous arrivons à leur hauteur. Elles égayent un décor fait de silence et où le temps semble s'écouler lentement, très lentement. Nous continuons nos progressions solitaires dans ce quartier où mêmes les enfants n'ont pas éprouvé le besoin d'être curieux. Pas pour longtemps : notre brun de quadragénaire a sonné l'alerte. Une voiture banalisée avec à son bord deux personnes nous file, discrètement.

Ames tourmentées sous des dehors sereins

Nous quittons haï Boudoumi, nous contourner les immeubles



Photo : Samir Sid.

La peur et la suspicion ne sont plus maîtresses des lieux.

dédiés au recasement des sinistrés de Bab El Oued et nous filons droit vers haï Djilali. Le ciel est toujours gris.

Un gris maussade, des jours sans. Nous avons changé de quartier mais le même décor s'offre à nos yeux. Le lotissement est quasi identique à celui de haï Boudoumi, avec des constructions non encore finies, des venelles larges mais tout autant désertes. C'est à croire que les gens fuient la clarté du jour, après qu'ils eurent vécu les interminables angoisses des nuits ténébreuses. «Je suis nouveau dans ce quartier», coupe court avant de s'éloigner cet homme à la bedaine débordante qui, debout devant sa demeure, tient dans ses bras une petite fille.

A l'autre bout de la ruelle, la maison de Ami Mohamed, cet enfant de La Casbah qui posa pied à haï Djilali au beau milieu des années 1980. Nous tapons quelques coups sur la porte métallique.

Au bout d'un moment, il nous a semblé entendre un bruit de pas de l'intérieur de la maison. Nous lançons un «salam alikoum». Point d'écho. Nous attendons encore et enfin la porte s'ouvre dans un léger grincement métallique.

Flanqué de son béret basque, sourire en coin, Ammi Mohamed est là devant nous, nous interroge du regard. Des journalistes, il en a accueilli du temps où ils accouraient à Bentalha. A peine la discussion entamée que nos deux «anges gardiens» l'interrompent. Vérifications des cartes professionnelles. Questions sur l'objet de notre présence à haï Djilali.

«L'insécurité, c'est de l'histoire ancienne», dit celui qui semble être le chef, après avoir raccroché avec certainement son supérieur à qui il a livré un bref compte-rendu de sa mission. Les deux prennent congé de nous.

Notre discussion peut reprendre. «A chaque fois que je me mets là (il se déplace jusqu'à l'endroit) et que je me mets à regarder vers cette maison (il indique du doigt une maison

haute de deux étages, non loin de chez lui, de l'autre côté du trottoir), le souvenir de cette nuit d'horreur remonte à la surface. Je me revois, glacé par la peur, courir avec ma femme et mes filles vers cette maison.

La nuit était noire, les balles sifflaient au milieu des cris de gens affolés. On entendait des déflagrations, non loin», soupire-t-il, enchaînant : «On s'est retrouvé 18 familles à l'intérieur de cette bâtisse sur la terrasse de laquelle étaient postés deux Patriotes. A ces deux vaillants hommes, nous devons notre salut, ce sont eux qui ont repoussé l'assaut déchaîné des terroristes.»

Hors de portée des armes des deux patriotes, les démons de la nuit massacrent malheureusement des familles entières dans le quartier. «La plupart des gens qui ont survécu ont fui. Tenez, mon voisin de l'époque (il désigne la maison mitoyenne) a vendu.» Ammi Mohamed dit vivre douloureusement avec cette réminiscence obscure mais s'efforce de ne rien montrer. «Je suis une âme tourmentée même si j'affiche un dehors serein.

Je souffre de voir ma fille rongée par le diabète que le choc de cette horrible nuit lui a occasionné. Mais je me dis que mon sort n'est pas pire que celui de ceux qui ont tout perdu. Mes filles ont pu suivre et réussir dans leurs études... et, moi, j'ai pu enfin, quatorze ans après, couler ma dalle.»

De condition modeste, Ammi Mohammed n'est pas du genre à désarmer face aux vicissitudes de la vie. Il ne se plaint pas, même s'il lui vient de déplorer que l'Etat ne lui a accordé aucune aide. «L'important est de se savoir en sécurité», pense-t-il, rappelant qu'il fut un temps où les terroristes se pavanaient en plein jour dans le quartier.

Il faut dire que haï Boudoumi et haï Djilali n'étaient que des îlots enfouis au milieu d'orangeries s'étendant jusqu'à Ouled Allel, l'un des quartiers généraux du GIA pour la Mitidja. Maintenant, la nouvelle autoroute

y passe à proximité. Des promotions immobilières y sont implantées. Une société chinoise construit pour l'OPGI. Bentalha fait désormais partie du monde. Petit à petit, le rêve s'est laissé approvoiser...

A 14 ans, on rit, même à Bentalha

Cramponné sur son vélo, W. Yahiaoui affiche le sourire timide des enfants de son âge. D'une seule main, il tient le guidon orné ostentatoirement aux couleurs du Mouloudia d'Alger.

Il a le bras dans le plâtre. Blessure au cours d'un match de football. Il joue à Baraki. Il est en deuxième année de collège. Il habite haï Djilali. Il était un bébé de quelques mois lorsque eut le massacre. Il ne se souvient de rien.

Sa famille faisait partie de celles qui ont trouvé refuge chez les deux Patriotes. «Il nous arrive de parler entre copains», dit-il, puis se tait. Mais que sait-il de cette funeste nuit ? «C'est ma mère qui me raconte ce qui s'est passé. C'est elle qui m'a appris, lorsque j'étais en âge de comprendre, que mon oncle a péri cette nuit-là.» L'adolescent nous parle sans émotion.

Comme d'un fait divers qu'il a entendu relater mille et une fois. Le souvenir n'étant pas le sien propre, il ne tressaute pas à l'évocation de la triste nuit. Comme les enfants d'ailleurs, il préfère regarder devant lui, être de son temps, lâcher le mors à ses rêves. Il aime le foot et il espère réussir à faire carrière. Ce n'est pas un défi qu'il se lance.

Il parle comme parlent les enfants de son âge. Tout naturellement. Spontanément. Ses copains de randonnée à vélo, qui l'attendent un peu plus loin, l'exhortent à mettre le pied à pédale. Il hésite.

Nous sourit, puis s'ébranle. La bande part d'un rire sonore. On rit à 14 ans, même à Bentalha. Une victoire sur les forces des ténèbres.

S. A. I.